

IL Y A EN FRANCE

117 hommes qui se tuent
pour la jouissance d'un seul

Mère Duchêne

AN I^{er} DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE.

LE TRAVAILLEUR

PAR LA

Celui qui n'est pas avec nous
est contre nous.

Bureaux définitifs : 70, rue Montmartre. — Les articles envoyés au journal doivent être signés. (Affranchir.)

Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr., 6 mois, 4 fr., 3 mois, 2 fr.; la Province, 12 fr., 6 fr., 3 fr.; l'Étranger, 20 fr., 10 fr., 5 fr.

SOMMAIRE. — Banquet des crieurs. — Flouerie judiciaire et politique. — Guerre à la presse. — Monstruosité, privilèges, abus. — Au préfet de police. — Ce que c'est que le père Duchêne. — Qu'est-ce que la République. — La justice républicaine. — Réponse à M. Pâte-cuite dit Dupin.

PARIS, 9 JUIN.

BANQUET DES CRIEURS.

Le PÈRE DUCHÈNE donne un banquet au peuple parisien avec l'or corrupteur des réactionnaires; — Est-ce un guépier, une lâche trahison? — On le dit. — Mais la MÈRE DUCHÈNE, n'ira pas se pourrir les poumons avec les aumônes des réacteurs; — la vieille ne se vend pas au plus offrant pour un GUEULETON anti-patriotique, elle veille, au contraire, pendant que ses enfants se laissent tromper et gagner par excès de républicanisme.

Mais comme on a oublié d'inviter à ce banquet qui, j'espère, n'aura pas lieu, les citoyens crieurs et crieuses, nous les convions à notre tour, mercredi prochain, 14 courant, à une heure précise, à l'Hippodrome, attendu que nous avons des choses importantes à leur communiquer sur leur existence.

La souscription est ouverte dans les bureaux, 70, rue Montmartre.

Le prix est fixé à UN FRANC.

FLOUERIE JUDICIAIRE ET POLITIQUE.

A mort la mère Duchêne! à mort! Voilà ce que j'entendais chaque jour à mes oreilles, quant la curiosité me jetait dans un groupe de modérés ou d'assommeurs de la police, ce qui est la même chose. — Quoiqu'il en soit, la mère Duchêne n'est pas morte. — Attaquée lâchement par derrière, elle allait tomber, égorgée, assassinée, quand une main généreuse est venue à son secours. Si on l'avait attaquée bravement en face et qu'elle fut tombée dans la lutte, elle n'aurait pas eu la honte de dénoncer au public les forfaits d'ennemis cachés et voilés qui se glissent dans l'ombre, pour vous enfoncer le poignard dans les reins; — mais tomber sur la dalle, frappé dans le dos d'un coup mortel, comme un forbon ou un bandit. Allons donc, misérables, y pensez-vous? — Oubliez-vous la cause que je défends? — Ne savez-vous pas que mère Duchêne est l'avocat, la conseillère des travailleurs, et que ceux-ci ne la laisseront pas tomber sous vos couteaux, quoique vous fassiez?

Prenez donc garde, la voici plus forte, plus puissante, plus impitoyable que jamais, et pour commencer, exploiteurs et tyrans, la mère Duchêne, vous dénonce au ban du peuple. — Elle vous dénonce parce que vous êtes lâches et vils, vils et lâches, comme les aristocrates dont vous êtes les élus. — Hommes du pouvoir, magistrats, je croyais que vous vous souviendriez de la force du peuple géant qui, en trois jours, a su balayer un trône soutenu par des baillonnettes et défendu par des canons; je croyais que nourris, hébergés, gavés, repus, avec les sacrifices que s'impose ce peuple magnanime, vous n'oseriez point attenter de nouveau à l'une de ses institutions la plus chère : la liberté de la presse. — Vous avez oublié que nous avons encore du plomb et des bras pour maintenir nos conquêtes, et trois mois après le triom-

phe de ces libertés, vous venez audacieusement et perfidement comme de véritables disciples d'Escobard, nous arracher la plus précieuse comme la plus sainte.

Oui, vous avez envoyé chez la mère Duchêne, lui faire des offres, des prières et des menaces; mais vos offres, vos prières et vos menaces ont été accueillies avec le plus profond mépris. — Vous savez, sans doute, pourquoi? Parce que celui qui écrit ces lignes n'a aucun respect pour les hommes qui ont envahi le pouvoir, parce qu'il sait que ces hommes sont des jongleurs, et que la République, dans leurs mains, doit un jour être escamotée au profit d'un parti, si le peuple n'y prend garde. — Et c'est précisément parce que la mère Duchêne veille que vous voulez la tuer ou l'endormir! Trompette de la démocratie, vous avez voulu lui arracher son souffle, mais votre crime n'a pu se perpétrer.

Nous savons bien, magistrature du vieux Louis-Philippe, ce que tu as fait; tu es allé chez l'imprimeur de la mère Duchêne, le menacer de saisie, le menacer de ruine et cet homme qui tient avant tout à son privilège, à son brevet a servi tes projets. — Aurais-tu osé en agir ainsi, si la mère Duchêne avait eu un petit capital pour établir un matériel d'imprimerie? Non; car tu le sais, nous avons du courage, surtout quand il faut braver les hommes parjures et prévaricateurs; — fille de la tyrannie achève ton ouvrage, prête les mains pour nous arracher une à une nos libertés, et un beau jour le peuple dans sa juste colère te serreras la gorge et tu retomberas sur le pavé pour ne jamais te relever.

La mère Duchêne est morte, vive la mère Duchêne, elle doit vivre quand même, et vous aurez beau, homme du pouvoir, établir la censure et l'action directe des imprimeurs, votre règne finira pour le bonheur du peuple et l'honneur de la République.

C. V.

GUERRE A LA PRESSE.

Les dignes héritiers de Machiavel, de Walpole et de Guizot, font une guerre incessante à la presse. Le journal le Robespierre ayant été traqué par la police, les crieurs n'osent plus le vendre dans les rues de la capitale et moins encore en province, attendu qu'il y a trois jours, les sbires des bourgeois de Rouen jetaient en prison deux colporteurs de ce journal républicain.

Le fondateur, notre ami, MARCEL DESCHAMPS, qui, en sortant des barricades, s'était écrié :

Le peuple est le seul souverain,

Les représentants sont ses commis,

Abolition de la misère,

Abolition de la peine de mort.

Est tombé sous les coups des misérables hommes du pouvoir pour qui tous les moyens, même les plus ignobles, sont bons s'il les maintient au haut du fauteuil de consul.

On pourra juger par l'article suivant : Si le ROBESPIERRE, titre réprouvé par les peureux et la chiourme, n'était pas digne de remplacer ces vieux journaux qui croupissent dans la corruption depuis plus de trente ans.

Aux hommes purs qui gouvernent la France.

Citoyens commis du Peuple, vous avez trompé votre Souverain; vous avez osé surprendre sa bonne foi. Je vous le dis, parce que le principe de la souveraineté

populaire, dont vous êtes issus, donne à chaque citoyen le droit de vous juger. La patrie voit en vous des fils ingrats qui plongent leur mère dans le deuil et les larmes; elle voit en vous des âmes entachées du plus étroit égoïsme; elles voit en vous des satisfaits, des repus, des aveugles-nés qui n'aperçoivent pas le gouffre qu'ils creusent sous leurs pas, des sourds qui n'entendent pas cette grande voix du passé qui leur crie : SOUVIENS-TOI!

Vous avez suspendu les destinées de la France entre deux abîmes : un passé condamné sans retour, un avenir d'ignominie que vous voulez faire éclorre. Vous avez souillé de votre contact cette sainte République dont la pureté vous effraie; elle s'est couverte d'un voile pour échapper à votre corruption.

Faut-il vous le dire? La République que vous voulez, c'est la courtisane usée qui donne de l'or pour des caresses à ses nombreux amants; c'est le cachot qui étouffe la voix de l'adversaire dont le courage civil VOUS FAIT PEUR.

Déjà la liberté de la presse a subi votre contact; hier, vous avez atteint le droit d'association (1), aujourd'hui, vous violez le DROIT DE RÉUNION. Demain, que ferez-vous? Vous... relèverez l'échafaud! Malheureux! ne vous souvient-il plus du VINGT-QUATRE FÉVRIER? Le Peuple, votre Maître, vous chassera comme il a chassé la corruption, votre idole. Et toi, Peuple, souviens-toi que lorsque tes commis violent le mandat que tu leur as donné « l'insurrection est le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. » (Robespierre, Déclaration des Droits de l'homme, 1793).

Prions l'auteur de toutes choses, qu'il nous preserve de la guerre sociale, dont vous vous êtes faits les provocateurs. Puisse-t-il, dans son courroux, prenant vos attentats en pitié ou vous éclairer enfin, ou vous faire tomber sous la RÉVOLUTION DU MÉPRIS!

Vous rappellerais-je encore ce que je disais aux corrompus de la dernière génération :

« Le principe du gouvernement démocratique c'est la vertu; nous voulons substituer dans notre pays, la morale à l'égoïsme, la probité à l'honneur, les principes aux usages, les devoirs aux bienséances, l'empire de la raison à la tyrannie de la mode, le mépris du vice au mépris du malheur, la fierté à l'insolence, la grandeur d'âme à la vanité, l'amour de la gloire à l'amour de l'argent, les bonnes gens à la bonne compagnie, le mérite à l'intrigue, le génie au bel esprit, la vérité à l'éclat, le charme du bonheur aux ennuis de la volupté, la grandeur de l'homme à la petitesse des grands, un peuple magnanime, puissant, heureux, à un peuple aimable, frivole et misérable, c'est-à-dire toutes les vertus et tous les miracles de la République à tous les vices et à tous les ridicules de la monarchie. » (Histoire de la Révolution française, par Thiers.)

MAXIMILIEN ROBESPIERRE.

MONSTRUOSITÉS, PRIVILÈGES, ABUS.

En février nos balles n'ont point frappé l'ennemi au cœur. Notre besogne n'est pas achevée, elle est à peine ébauchée et pour en finir avec le privilège et les abus qui minent et rongent la société, nous avons besoin de dire

(1) Fermeture des clubs radicaux ayant jugement.

à ces hommes qui ont la folle présomption de nous gouverner moyennant bon argent : — Retirez-vous, nous ferons notre besogne, car pour être bien servi il faut se servir soi-même.

Non ! aucun abus, aucun privilège, n'est tombé, les monstruosités administratives, les absurdités magistrales sont debout, l'œil en feu et prêtes à fondre sur tout imprudent qui oserait les braver.

La paperasse est redevenue tracassière, hautaine et crasseuse comme dans ses plus beaux jours de gloire, et la voici hargneuse comme le plus vilain roquet de portière. — Laissez la faire, enfants, et sous peu elle vous passera sur le ventre comme si elle dépendait encore d'un roi. — Que voulez-vous ? cette race mendicante, osseuse et flexible avait tellement grandi sous le règne défunt qu'il avait bien fallu qu'elle s'occupât des affaires publiques ; aussi s'en est-elle occupée avec tant de sollicitude qu'elle a créé, enfanté, avorté, des réglemens et des formules à suivre, que le diable en prendrait les armes malgré lui.

Ainsi, vous croyez bonnement, enfants du peuple, que vous avez conquis votre droit de citoyenneté au bout de la baïonnette, parce qu'on vous permet de voter ? — Erreur. — Aujourd'hui comme hier, il faut pour être citoyens, payer une patente quelconque, et si vous ne payez rien, vous êtes comme avant : — Zéros. — Zéros, entendez-vous, la MÈRE DUCHÈNE vous le dit tout net.

Tenez, il y a quelques jours, une bonne femme avait besoin d'une attestation près du Mont-de-Piété, j'offre ma signature ; — elle ne vaut rien... parce que je ne suis pas épiciier !!!

Aujourd'hui, un abonné de province m'envoie un mandat à toucher à la poste ; je crois que porteur de la lettre d'envoi et au besoin d'un passeport, d'une carte d'électeur, etc., je vais toucher la misérable somme ; — erreur : — L'homme en lunette de la poste, apercevant devant lui un homme en costume des barricades, me dit qu'il faut que le commissaire de mon quartier certifie que je suis bien moi, et que je ne suis pas un autre que moi ; — c'est logique, — et pour cela, il faut que ce soit attesté par deux témoins dûment patentés.

Ma foi, il est nécessaire que j'invite mes abonnés à me faire passer le prix de leurs abonnements en nom propre afin de m'éviter des démarches qui me font bondir.

Si au lieu de DINDONNER, nos HONORABLES élus s'occupaient d'extirper les abus de la bureaucratie enroulée et indécorable, ils gagneraient leur argent, tandis...

Associations-nous pour égorger ces monstruosités inventées pour justifier de l'emploi des fonds du budget, et si nous n'en venons à bout, sentinelle du peuple, la MÈRE DUCHÈNE sonner à l'alarme.

C. VERMASSE.

La mère Duchène au préfet de police.

Je t'avoue, citoyen préfet, que ton administration ne vaut pas mieux que celle de M. Delessert, — pas mieux, entends-tu ; — cela ne prouve pas que l'autre était pire que la tienne. Toujours des tracasseries, des vexations, des turpitudes sans nombre exercées par les agents sous tes ordres. Si l'on va dans tes bureaux, les républicains sont reçus comme des forçats en rupture ; — si l'on va chez le commissaire de son quartier, il fait sa tête comme un avocat de village, et l'on est obligé d'en passer par où il veut, à moins que de l'envoyer chez M. le diable. — Ce que je viens de faire avec un M. Hanchard, à qui je me présentais pour obtenir un certificat constatant mon identité pour toucher des fonds à la poste. — Sur une observation que je fis, qu'il était inutile de mettre le chiffre à recevoir, disant que s'il agissait ainsi, je serais obligé de revenir chez lui chaque fois qu'un abonnement m'arriverait ; il m'a répondu, *ce cerveau creux*, que peu lui importait.

Sais-tu pourquoi, citoyen préfet, ces gens-là vexent les Républicains ? C'est qu'ils enragent de n'être que royalistes, vils royalistes, et impropres à devenir autre chose. — Chasse-nous donc tout cela, et tu feras bien ; il y a assez longtemps, du reste, que cette méprisable engeance mangé au râtelier du domaine public, pendant que nous mourrions de faim dans les cachots ou dans les rues ; elle s'est engraisée, qu'elle vive à son tour d'espérance et d'avenir.

Ce 8 juin 1848.

LA MÈRE DUCHÈNE.

CE QUE VAUT LE PÈRE DUCHÈNE, ce qu'il est.

Malpeste ! Le peuple est un bien grand enfant, volage jusqu'à l'étourderie, crédule jusqu'à la sottise, il a, dans un accès de joie folle, marié la MÈRE DUCHÈNE, cette mère des prisons et des barricades avec ce PÈRE DUCHÈNE, ce caduc politique de la rue Montorgueil. — Mitraille de gueux ; la mère grondeuse n'aime pas qu'on l'assassine ainsi ; par respect pour vous-mêmes, enfants, vous devriez un peu aller aux informations avant de rire aux dépens d'une vieille qui tient plus à être HONORÉE qu'HONORABLE, comme les hommes du jour. — Trêve de plaisanterie, un inceste n'est pas possible pour des gens qui se respectent, et je le dis à mon grand regret, la Mère Duchène, la veuve du conventionnel Hébert, ne se souillera jamais jusqu'à faire alliance avec un homme taré qui n'a aucune conscience morale ; la veuve d'un vieux républicain ne souffrira point qu'on ose insulter à sa dignité en l'abaissant jusqu'à la faire descendre au niveau de la fange. Peste soit du CONJUGO dont on a voulu HONORER la MÈRE DUCHÈNE.

Bon public, nous avons des mœurs, croyez-le bien ; — pour nous, la première condition sociale c'est la moralité quand on y joint la probité, la première condition vitale, le courage ; — et vous voulez que je rencontre tout cela chez ceux qui ont eu la hardiesse de prendre un nom qu'ils ne peuvent que traîner dans la boue par la lâcheté et la prostitution. — Cela vous étonne ; sans doute ? Eh bien ! sachez une fois pour toutes, que deux misérables exploités, que l'on dit aujourd'hui vendus à la police et à l'aristocratie, cette éternelle ennemie du peuple, représentent le vieux *Père Duchène*, ce grondeur d'autrefois ; l'un est un sieur Thuillier, ancien ci ou ancien ça, mais que je sais avoir passé en cour d'assises pour banqueroute frauduleuse, puis en police correctionnelle pour une autre disgrâce ; — son collaborateur, associé ou complice, est un sieur Colfavrie espèce d'avocat sans cause, qui a pour ressources pécuniaires, une femme de 66 à laquelle il se prostitue. Voilà pour la moralité et la probité des deux compères. — Pour le courage, ces gens-là n'en ont jamais eu. Tu ne t'en étonneras pas bon public, car tu sais qu'il faut avoir la conscience nette pour cela, et ceux-ci ne l'ont pas comme tu vois ; aussi le commandant de la garde mobile à cheval, en essayant-il, en souffletant sur les deux joues le duo qui représente le PÈRE DUCHÈNE ; aucun des deux n'eût le courage de laver et de rafraîchir ses joues couvertes par le rouge de la honte et du mépris !

Et la MÈRE DUCHÈNE voudrait d'une telle épousaille ? — Fi donc, les mauvais plaisants ! Un homme de cœur, un sincère républicain, pouvait réhabiliter ces deux êtres, le citoyen MARCEL DESCHAMPS, mais il n'a pu rester sur le même fumier, côte à côte d'hommes aussi méprisables.

Qu'est-ce que la République ?

— Dis donc, Tape-dur, sais-tu bien ce que c'est que not' république ?

— J'sais pas, mon cher ; je n'y vois plus goutte.

— Je vas te le dire, alors.

— Tu le sais donc, vieux trinque-plus ?

— La république, ma vieille, c'est tout bonnement un mont-de-piété, un vrai lombard ; — c'ti qui y met ses meubles est obligé de payer, tandis que c'ti qui n'y met rien ramasse NOS QUATRE SOUS.

— Comprends pas.

— Eh ben ! tu vas comprendre. — Depuis que nous avons fondé la république, nous avons vendu nos paillasses, engagé nos hardes pour donner du pain à nos familles. Voilà tout-à-l'heure quatre mois que ça dure, et la position n'est pas changée. — Or, je te dis que les NEUF CENTES de la chambre oublient qu'ils nous mangent tous les jours chacun 25 francs, tandis que nous n'avons pas de pain. Comprends-tu ? hein !...

— Ça y est. — Tu veux dire que ces gens-là n'ont rien fait pour arriver où ils sont ; qu'ils ne sont pas obligés de vendre la chemise de rechange du mioche, et qu'ils font bonne chère à nos dépens, attendu que depuis quatre mois on se moque de nous et l'on finira par nous faire

mourir de faim, comme le père O'Connell a fait aux Irlandais.

— Tu l'as dit, mon vieux camarade.

— Alors, Vive la République ! Vlan ! Parisiens en avant !

La justice républicaine.

Les juges de paix sont-ils payés pour affamer les ouvriers ou pour concilier les intérêts de tous ? Nous posons cette question parce que nous savons de bonne source que certains juges poussent l'outrage et l'iniquité jusqu'à déclarer aux ouvriers qui appellent leurs patrons en conciliation qu'ils doivent accepter les conditions de paiement qui leur sont faites, attendu qu'ils perdraient leur cause s'ils assignaient devant leurs tribunaux.

Cette manière subtile autant que misérable de surprendre la crédulité et l'ignorance des pauvres travailleurs nous oblige de dire à notre tour : que le labour est exigible aussitôt que le temps de l'engagement est écoulé ; c'est-à-dire que l'ouvrier qui travaille à la journée peut se faire payer chaque jour ; que celui qui est à la semaine, à la quinzaine, au mois, à la tâche, a droit de se faire solder le délai expiré ou la tâche terminée.

Juges de paix, n'inventez pas de nouvelles lois qui jettent le malheureux travailleur dans la plus grande détresse, car la MÈRE DUCHÈNE vous déclarera dignes d'occuper une loge à Charenton, si mieux n'aimez que le peuple nomme lui-même, comme il en a le droit, les juges qui doivent rendre justice basée sur la raison et la sagesse, et non sur des raisons de coteries et de mauvaise foi, que nous sommes prêts à repousser chaque fois qu'elles se présenteront.

Réponse aux diatribes de M. Pâteculite.

AIR : *Giroflée au printemps.*

L'ai-je entendu ? devant la France entière,
Un parolier, par l'orgueil emporté,
Ose insulter à la classe ouvrière,
Dont le courage au pouvoir l'a porté !
Quoi donc ! déjà les jours des barricades
Sont-ils si loin, que l'on ait oublié
Qu'au peuple seul, en but aux fusillades
Nous avons dû victoire et liberté ?

Refrain.

Au peuple de Paris,
Seul, on doit la victoire,
Il s'est couvert de gloire.
Honneur à mon pays !

II.

Dans les trois jours qui suffirent aux braves
Pour écraser la lâche royauté,
Et disperser le vil troupeau d'esclaves,
Qui chaque jour rampait à son côté ;
D'autres que nous, pour l'honneur de la France,
Ont-ils, bravant un trépas glorieux,
Poussé le cri de notre délivrance,
Et dans nos rangs vit-on quelques heureux ?
Au peuple de Paris, etc.

III.

Humble et tremblant, celui qui de sa bave
Voudrait ternir un peuple généreux,
Avait sans doute, en secret dans sa cave,
En ces grands jours, caché son front terreux !
Mais, lorsqu'au cri sublime de : Victoire !
Le monde entier s'écria : Liberté !
Il reparut, drapé dans notre gloire,
Et vint à nous, jurant : Fraternité !
Au peuple de Paris, etc.

IV.

Trop confiant, ô peuple qu'on oublie !
Ne serais-tu qu'un servile instrument
Que l'on agite au doux nom de patrie ?
Et, pour eux seuls, un point d'exhaussement ?
S'il en était ainsi, si l'égoïsme,
En France, doit trôner au lieu d'un roi,
Plus effrayé que par le despotisme,
Je te dirais : Peuple, réveille-toi !
Au peuple de Paris, etc.

V.

Mais si ton sang a coulé sur la dalle,
Si par ton bras le monde est ébranlé,
Qu'importe ! dis qu'en son humeur vénale,
D'un avocat le venin ait coulé ?
Plus il t'abaisse, ô peuple magnanime !
Plus l'univers, attentif à ta voix,
Te reconnaît noble, grand et sublime,
Et chaque redit : Honneur à toi !
Au peuple de Paris, etc.

CHADUDEC.

L'un des Rédacteurs : C. VERMASSE dit Mitraille.

Imprimerie de BUREAU et Comp., rue Coquillière, 22.